

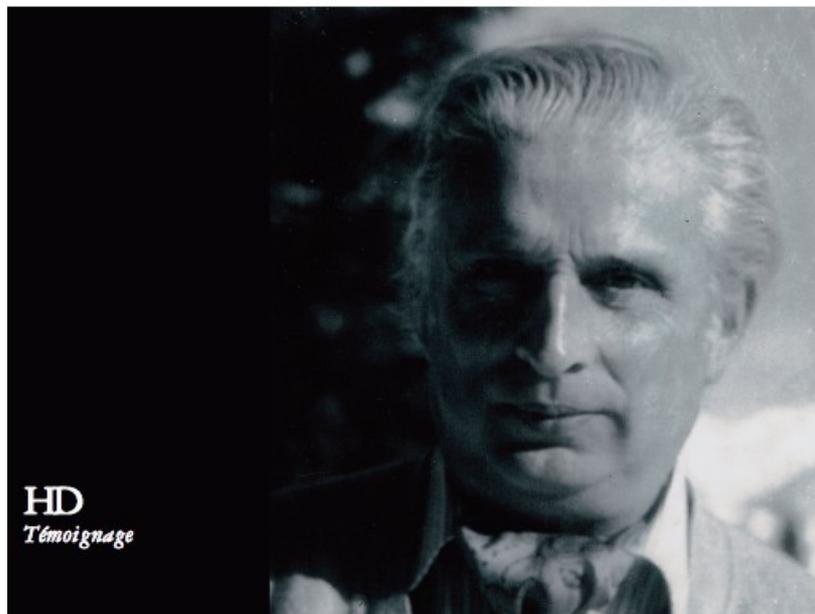
DOSSIER DE PRESSE

D'UN COUSIN L'AUTRE

Antoine d'Ormesson

ANTOINE D'ORMESSON

D'UN COUSIN L'AUTRE



« Je dis tout avant de partir »

Sommaire

- Avant-propos p.3
- Résumé – Au cœur de l'œuvre p.4-5
- Morceaux choisis p.6-11
- Informations sur le livre et l'éditeur p.12
- Contacts/Relations presse p.13

Avant-Propos

Dans la famille D'Ormesson, *bon sang ne saurait mentir*. Quelle que soit le siècle ou le régime politique, on fait partie de l'élite et l'on a de l'influence. Amis de la culture et des arts, fins diplomates, écrivains, compositeurs, hommes politiques, hauts fonctionnaires... les d'Ormesson brillent dans toutes leurs activités et leur talent n'a d'égal que leur élégance et leur distinction.

Parmi eux, un homme a compté plus que tous les autres. Il s'agit d'un journaliste du Figaro, écrivain, membre de l'Académie française... Vous croyez l'avoir reconnu ? Ne vous fiez pas aux apparences : il s'agit en réalité de Wladimir d'Ormesson, figure tutélaire de la famille au XXe siècle, qui ajouta à sa réussite d'écrivain celles de diplomate et d'homme de confiance du général de Gaulle qui lui confia notamment les destinées de l'ORTF.

Le fils de Wladimir, Antoine, a été élevé avec son cousin Jean au château d'Ormesson. Ils ont le même âge, à six mois près, partagent la même gouvernante et les mêmes jeux, se racontent leurs rêves... Jean accomplira la carrière littéraire que l'on sait, non sans un coup de pouce bienveillant de Wladimir, tandis qu'Antoine brillera particulièrement comme compositeur de musique. Ces deux cousins sont presque des jumeaux, mais la vie va lentement les séparer. Affaire de rencontres, de circonstances, mais surtout de valeurs. Où l'on découvre qu'une éducation parfaite ne préserve pas d'une part d'ombre...

Au cœur de l'oeuvre

Au fil des pages d'Un cousin l'autre se dévoile Antoine d'Ormesson. En toute sincérité l'auteur nous raconte une vie, sa vie en de nombreux points palpitante faite de voyages, de rencontres, de joies, mais aussi d'épreuves de force lors de la seconde guerre mondiale et de peines de cœur qui le marqueront à jamais... L'ensemble de son œuvre constitue un formidable récit autobiographique, de celui qui, à l'instar de son cousin Jean ne brillera jamais devant les feux de la scène. Non par manque de talent, Antoine d'Ormesson est un homme brillant aux dons multiples : compositeur reconnu par ses pairs dès son plus jeune âge, réalisateur à succès, il est également joueur de golf hors pair, sport qu'il a largement contribué à développer en France. C'est plutôt son caractère profondément humble et son manque d'attrait pour tout ce qui brille qui lui fera adopter cette posture de retrait face au monde médiatique.

En aucun cas ce livre n'est une tentative d'y accéder à rebours, ce qu'Antoine d'Ormesson souhaite c'est rétablir la vérité face aux « confessions » de son cousin faites dans son ouvrage *Qu'ai-je donc fait ?* en 2008. Jean d'Ormesson y révèle le secret de sa fuite amoureuse, qui fut brève, avec Maria del Rosario surnommée Charete, la femme d'Antoine avec qui elle avait deux enfants. Si Antoine d'Ormesson affirme avoir « *pardonné depuis longtemps* » ce qu'il n'a pu supporter en revanche est le mal que cette déclaration a causé à de nombreux membres de la famille d'Ormesson qui ne connaissaient rien de cette histoire, sans même que Jean d'Ormesson avance la moindre excuse ou ne témoigne le moindre égard envers eux... Un véritable manque de savoir être envers les siens qui n'est manifestement pas isolé puisqu'Antoine d'Ormesson rappelle également que Jean n'a jamais témoigné d'une grande reconnaissance envers son oncle, Wladimir, père d'Antoine qui à la tête du Figaro a largement contribué à faire de Jean l'homme de lettre qu'il est actuellement.

Ce droit de réponse d'un cousin à l'autre est un point fort du livre d'Antoine d'Ormesson, mais c'est globalement le récit d'une vie passionnée qui marque le lecteur. A l'issue de cette lecture, on ne peut avoir que du respect pour celui qui inlassablement s'est donné corps et âme à chaque étape de sa vie. Engagé volontaire dès qu'il a pu durant la seconde guerre mondiale par sens du devoir, travailleur infatigable pour la Radio-Industrie dirigée par Armand Worms qui



contribuera à développer la télévision en France, réalisateur à succès avec des films tels que *Trafic dans l'ombre* en 1964, *Le faux pas* en 1965 et *Arrastao* ou *Les Amants de la Mer*, film invité au Festival de Berlin de 1967... Antoine d'Ormesson nous parle également avec passion de musique puisque compositeur de renom c'est sur des portées musicales que celui-ci n'a cessé de s'exprimer tout au long de sa vie ayant même composé un opéra en soutien à Ingrid Betancourt alors otage des farcs. Un don musical qui ne l'empêchera pas de s'essayer à la peinture et de s'adonner sans relâche au golf, en tant que joueur mais aussi créateur de parcours, un univers d'entre soi dans lequel Antoine d'Ormesson nous fait entrer avec simplicité et enthousiasme.

Si à contrepied de son cousin qui déclarait récemment « *Un jour je m'en irai, sans en avoir tout dit* » Antoine d'Ormesson choisit lui au contraire de dire tout avant de partir, c'est pour le plus grand plaisir des lecteurs qui apprécieront sans doute ce voyage à travers les souvenirs de cet autre d'Ormesson, l'évocation de pérégrinations autour du globe, la rencontre avec d'éminents personnages comme Igor Stravinsky, Valéry Giscard d'Estaing dont certains deviendront des amis à l'image de Philippe Baer ou Didier Aaron...

Morceaux choisis

Mon cousin Jean

Si nous étions là, c'était par précaution. La distribution de masques à gaz à la population faisait redouter d'éventuels bombardements ennemis sur la capitale.

J'avais quatorze ans. Jean, sensiblement du même âge, était le second fils du frère aîné de mon père. Nous faisons notre Troisième A (latin-grec) par correspondance avec le cours Hattemer et sous la surveillance de mademoiselle Ferry, l'institutrice de mes sœurs, revenue à bon escient. C'est ainsi que des liens fraternels ont débuté entre Jean et moi, à tel point que nous avons décidé de lier nos sorts sur un premier essai en commun : celui d'écrire une pièce de théâtre, ni plus ni moins ! En vérité ce vaudeville, plus politique que mondain – le rêve d'un député arriviste – eût été une sorte de pastiche, pour ne pas dire un affreux plagiat, de l'inimitable trésor qu'est *L'Habit vert* de Flers et Cavaillet.

1^{er} syndicaliste : – Et tu leur diras quoi ?

le député Bernac : – Je leur dirai : fascistes !

2^{me} syndicaliste : – Ah ça, c'est tapé !

1^{er} syndicaliste : – Tu crois que ça suffira ?

le député Bernac : – Bah ! Si on le dit assez fort !

Telles sont les cinq premières répliques en début du premier acte, imaginées et proposées par Jean, dont j'ai gardé les feuillets, et de tant d'autres encore, noircis de sa propre main.

Il faisait beau en cet après-midi d'avril, à Ormesson, durant cette drôle de guerre, où nous faisons, en guise de récréation accordée par mademoiselle Ferry, un tour de pièce d'eau. Je me souviens de la couleur de l'eau d'un bleu aussi évanescent que celui du ciel. Nous discussions de nos avenir, si Dieu et la guerre toutefois nous prêtaient vie !

Jean me confiait vouloir être quelqu'un. Quelqu'un qu'on aime et dont on parle. Quelqu'un qu'on écoute. Quelqu'un qui serait ! Il savait que pour cela il fallait réussir et s'imposer ; avoir aussi beaucoup de relations. La famille en avait, surtout mon père. De l'argent, il en fallait aussi. C'était un problème. On verrait bien !



En somme, lui qui ne voulait rien faire aimait s’imaginer pourvu et comblé d’honneurs, de distinctions, de réussite et d’argent ! C’est aujourd’hui incontestablement le cas. Quant à moi, je lui répliquais que vivre heureux avec ma musique était mon seul souhait. Mon ambition s’est arrêtée là, et toute ma vie la musique m’a bercé !

Celle d’abord des concerts, des disques ou des ondes que je recherchais sans cesse, et puis celle qui sourdait en moi et que j’entendais dans ma tête. Elle était obsédante, tenace et sans trêve, allant jusqu’à me réveiller en plein sommeil.

Et puis celle aussi que j’ai cherché à étouffer sans jamais y parvenir et qui m’a poussé – convaincu qu’il n’existe pas de grande ou de petite musique, seulement de la bonne ou de la mauvaise – à ne pas dédaigner la chanson, les variétés et les musiques de films.

Je me souviens fort bien, alors que j’avais tout juste dix ans, de mes promenades en solitaire faites dans le parc d’Ormesson, durant lesquelles je chantais à tue-tête des symphonies entières qui sortaient de mes poumons aussi facilement que l’air qui y entraient. Ces chants étaient l’expression même de ce que je ressentais dans ma tête d’enfant, telles des confessions plus sincères que celles que j’aurais pu faire au curé du village. La musique était mon idiome. Cette langue me suffisait au contraire de celles du mélange auquel j’appartenais, fait de sang français, belge et espagnol.

Enfant j’avais un dieu !

Mon père était un homme avant tout libéral. D’emblée dreyfusard, il vomissait tout excès, quel qu’il fût. Maurras et Daudet, Cachin et Thorez étaient ses pires détracteurs. Il entretenait avec Léon Blum des liens bien qu’il ne partageait pas ses idées. Républicain convaincu, son cœur pourtant demeurait royaliste. On peut le comprendre. Enfant de diplomate, les seules républiques de l’Europe de son temps étaient la France et la Suisse. Il a donc été élevé d’une monarchie à l’autre.



Il est de ceux, pourtant, qui ont dissuadé le général de Gaulle de penser au retour éventuel du comte de Paris sur un trône qui n'en était plus un. Ce rêve gaullien eut été promis à une catastrophe certaine. Et souvenons-nous de la réflexion populaire : « Un roi, ça sert à quoi ? A rien, et ça coute cher. Alors pourquoi en vouloir un ! »

L'influence de mon père était grande. Il avait acquis beaucoup d'autorité. Seul éditorialiste du *Figaro*, de loin alors le journal matinal le plus lu en France et à l'étranger, il était devenu la cible à abattre ou l'exemple à suivre. La radio et toute une presse internationale ne parlaient que de ses éditoriaux.

Hitler, pour tenter de le convaincre, lui envoyait Von Ribbentrop, tandis que Mussolini se servait de la maîtresse française de son gendre, ministre des Affaires étrangères, le comte Ciano. Franco, de son côté, lui faisait parvenir des messages par Serrano Suner, et le roi des Belges, Léopold, l'invitait au château de Laken pour le consulter.

Le héros de la résistance, Pierre Brossolette, disciple de Léon Blum, approuvait sans restriction dès 1936 l'avis de mon père prônant la fermeté vis-à-vis d'Hitler qui remilitarisait le Rhin, tandis que Paul Claudel écrit dans son journal : « Quant aux intellectuels, il faut en distinguer deux classes. Les uns lyriques et violents, qui exaspèrent, et les autres qui gardent leur sang-froid et restent fidèles à leur vocation propre qui est de comprendre et d'exprimer, tels Walter Lippmann en Amérique et Wladimir d'Ormesson en Europe, dont on ne saurait exagérer la bienfaisance de leur rôle et de leur influence. » Albert Camus appréciait la pertinence de la plus part de ses jugements, surtout de ceux ayant trait au totalitarisme soviétique.

Ces hommages, mon cousin Jean les connaissait. Il savait tout ce que mon père avait écrit, dit et fait... même pour lui ! Si quelques billets de sa plume sont passés dans le *Figaro* à ses débuts, c'est grâce à l'intervention de son oncle. De même en est-il aussi de son élection à l'Académie française. J'en ai pour preuve une lettre de sa mère, ma tante Mimi, dans laquelle elle relate : « Je sais que l'élection de Jean répond à un vœu de ton père qu'il m'avait souvent exprimé. Il a beaucoup œuvré pour le résultat final et cette conviction me permet de me réjouir... »



Alors pourquoi Jean a-t-il-dit, après la mort de mon père, que son oncle Wladimir « n'a jamais passé son baccalauréat » – examen obtenu qui lui permit d'entrer à l'Ecole des sciences-politiques –, ou dans son livre *Garçon, de quoi écrire* laisse-t-il entendre que son oncle était aussi bête que le prétendait l'Action Française sous la plume de Daudet – son ennemi juré – ? De quoi sourire ! Dans ce même ouvrage, il parle du général de Gaulle, devenu président de la République, qui remet au Palais de L'Elysée « je ne sais plus quel insigne de la légion d'honneur à mon oncle Wladimir ». Ce jour-là, l'oncle en question recevait des mains mêmes du chef de la France libre la plus haute distinction de cet ordre national, celle de Grand-Croix, qui à l'époque était accordée très rarement.

Valéry Giscard d'Estaing

C'est sur les bancs de Gerson-Janson que j'ai usé mes fonds de culotte en compagnie du second fils de François Mauriac, Jean. C'est lui qui fut plus tard le chroniqueur et escorteur privilégié du général de Gaulle. Nous avions aussi à Gerson un prénommé Valéry, du nom de Giscard, devenu par la suite – avec un trait d'union en plus – d'Estaing, futur président de la République. À ce propos me vient à l'esprit une anecdote amusante : Lors de son investiture notre chère amie Diane de Castellane, duchesse de Mouchy – dont il aurait tant voulu être cousin – décida de réunir autour d'une table chez elle une douzaine de ses amis pour fêter l'événement. Le hasard veut que je me trouve devant la porte juste au moment où le nouvel élu arrive avec beaucoup de retard. Je tends la main lui disant : « Je te félicite, mon cher Valéry. » J'obtins pour toute réponse : « On me vouvoie, dès à présent. » À la fin de son mandat, en 1981, je reçois un coup de téléphone d'Henry de Clermont-Tonnerre, son fidèle ami, qui me dit : « Le bateau coule, Valéry souhaite que ses amis de guerre soient présents pour réanimer la flamme du soldat inconnu à l'Arc de Triomphe. ». J'y vais bien entendu. Le président réanime la flamme et nous descendons dans la crypte pour la signature. Le hasard veut encore une fois que je me trouve juste derrière lui. Il signe et se retourne pour tendre le stylo que je saisis, et tout en le regardant je dis : « Peut-on te tutoyer, maintenant ? » Un vague sourire fut sa seule réponse.

Je dis tout avant de partir

Souvent, je me suis demandé ce qui avait pu germer dans l'esprit de Jean pour en arriver à commettre l'irréparable. Je l'avais mis au courant du passé difficile de Charete. De son côté, elle avait dû en faire autant. Comment se fait-il alors qu'il n'en ait pas tenu compte, lui l'agrégé de philosophie dont la vocation est de se pencher sur les problèmes humains pour tenter de les résoudre ? Serait-il comme les éléphants qui trompent énormément, titre si bien choisi du film d'Yves Robert où Jean Rochefort excelle ?

De plus, il aimait toute ma famille, qui était sienne aussi. Il aimait Ormesson, le Pavillon, notre cuisinière Balbi qui lui faisait des petits plats à ravir sur lesquels il écrivait des vers assez drôles. Il aimait mes deux enfants, avec lesquels il jouait avec des gestes aussi maladroits que les leurs. Il admirait Charete. Il donnait à chacun l'impression de la respecter, de vouloir briller sans chercher le

moins du monde à la séduire. Son comportement semblait celui d'un cousin reconnaissant de notre accueil. Nous savions qu'il ne voulait plus vivre chez ses parents et qu'il lui était fâcheux de s'afficher ouvertement avec cette prétendue maîtresse. Éducation et noblesse obligent !

Mais voilà qu'en 2008 je reçois un livre dédié, *Qu'ai-je donc fait ?*, dont je cite les derniers mots : « la vie d'un homme parmi les autres ». Sa vie en somme, et quelle vie ! Réussie, sans aucun doute, Jean a connu tous les succès : ceux des études, des prix littéraires, de la direction d'un grand journal et ceux des honneurs qui confèrent jusqu'à l'immortalité !

Dans ce livre, et j'ai peine à en croire mes yeux, il fait une confession « difficile à écrire parce que dure à avouer ». Soit, mais combien plus dure et amère pour neuf personnes au moins : deux enfants et sept petits-enfants en mesure de comprendre. Mon gendre m'envoie une lettre terrifiante, digne de l'inquisition.

Sa fille Olga venait de se fiancer et voilà cet oncle ravivant inconsciemment, sans doute pour se rendre intéressant, une histoire quasiment oubliée et que la jeune génération ne connaissait pas. Or, cette confession les oubliait tous. Jean avait omis de demander pardon à ceux qu'il avait



privés d'une mère et d'une grand-mère aimée. Je leur dois donc la vérité. Ils me l'ont demandée. C'est la raison pour laquelle j'écris, sans animosité, ces lignes : je me contente de remettre en situation certains faits.

Pourquoi ai-je tant tardé à le faire ? La réponse est simple : j'attendais, sans vraiment y croire, que Jean, qui a brisé mon couple à l'orée de notre vie conjugale, ait moins un geste vis-à-vis de mes enfants, sous forme d'un regret, d'un vrai regret sincère et non de cette façon littéraire, bourrée de citations de Descartes à Spinoza, de Gide à Aragon, pour ne parler que de lui et à sa manière !

Pourquoi revenir sur un passé dont on ne parle plus, et qui ne vous appartient pas en propre ? Pourquoi ne pas respecter le silence d'une tombe ou celui de cœurs qui battent à l'unisson dans le souvenir d'une mère et d'une grand-mère aimée ?

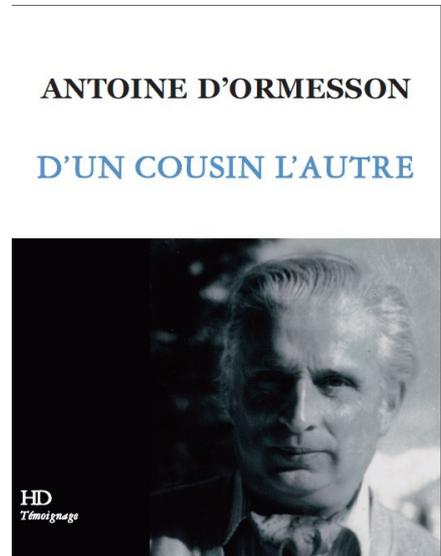
Pour ma part, j'ai pardonné depuis longtemps. J'avouerai même avoir ressenti une certaine satisfaction en lisant cette confession bien tardive. Mais les miens – ce que j'ai de plus cher au monde – ont été blessés. Victimes, ils ont été ignorés alors qu'une mère et grand-mère leur avaient été volées !

Pour ce délit – si on peut l'appeler ainsi –, il y a des mots plus cruels, Jean aurait dû avoir le courage de demander pardon à tous ceux qu'il avait offensés avant d'en faire une confession dans un roman autobiographique destiné à un large public avide de révélations. Et cela, sur la fin de sa vie ! « Je me suis détruit moi-même. » Tel est son constat cinquante-huit ans après, quasiment une vie !

Pour quelques lecteurs, qui se souvenaient, c'est voir leur curiosité enfin satisfaite. Est-ce utile ? Pour les autres, c'est un scoop et voilà le tour joué ! Mais il est triste de penser que ce besoin de franchise soudaine masque, plus qu'un repentir, un certain orgueil : « J'ai fait cela, donc je me flagelle moi-même ! » On pense à Thomas Beckett ! Et puis surtout, c'est un moyen d'assurer à son auteur l'abri d'échos fâcheux relatant une erreur de jeunesse lors d'une disparition toujours possible. C'est donc et aussi un profit soigneusement calculé.

Informations sur livre

- **Titre** : D'UN COUSIN L'AUTRE
- **Auteur** : Antoine d'Ormesson
- **Collection** : HD Témoignage
- **Prix** : 20 euros
- **Format** : 158 X 220
- **Editeur**: HDifusion
- **Date de sortie** : 1 Juillet 2014
- **Nbre de pages** : 230 pages
- **Couverture** : avec rabats
- **Taux de TVA** : 5, 5 %
- **Diffuseur** : CED
- **Distributeur** Pollen
- **Thème Dilicom** : Témoignage, Essai biographique
- **Rayon librairie** : Témoignage



Les éditions HD

Les Éditions HDiffusion, ce sont des professionnels au service de l'auteur et de ses écrits. Notre vocation est de soutenir et d'accompagner les écrivains tout au long des différents processus d'édition jusqu'à la publication de leur livre.

Notre catalogue est riche aujourd'hui de plus d'une trentaine de titres aux thèmes variés, arts, littérature, sciences, philosophie, psychologie...

D'un Cousin l'autre d'Antoine d'Ormesson rejoint dans la collection HD Témoignage des œuvres telles que *Ma vie – Un amour sous l'occupation* du philosophe Marcel Conche ou encore *Une vie à raconter* de Vittorio Luzzati, fondateur de la biologie moléculaire.



Contacts/Relations presse

Éditions HDiffusion, 6 rue Labrouste 75015 Paris
<http://hdiffusion.fr>

 <https://www.facebook.com/EditionsHDiffusion>
 <https://twitter.com/Hdiffusion>

Philippe Fauvernier - administration@hdiffusion.fr – 0620185335
Lucien Fauvernier – fauvernier.lucien@voila.fr – 0633611297